

« Quand t'es une meuf à la rue, tout est à l'arrache »

- Populaire grâce à la série télé « Capitaine Marleau », Corinne Masiero est à l'affiche des « Invisibles ».
- Un film édifiant sur les femmes à la rue, une réalité qui fut celle de l'actrice pendant dix ans.

Fille de prolos et militants communistes, Corinne Masiero est un omni dans le cinéma français. Elle est cash, a eu une vie trash avant de mettre sa colère non plus dans l'autodestruction mais dans un métier qui lui a demandé d'ouvrir sa gueule, lui a donné une place et l'a sauvée de la rue, de l'alcool, de la came, de l'envie de tout foutre en l'air. Sa vie a changé le jour où elle est montée sur scène pour rigoler. Elle avait déjà 28 ans. Déclat. La consécration arrive en 2012 avec son premier « premier rôle », pour le film *Louise Wimmer*, rôle sur mesure écrit et réalisé par Cyril Menegun. Révélation. Depuis, elle enchaîne et ne passe jamais inaperçue. Dans *Les invisibles*, elle campe une travailleuse sociale qui passe par la désobéissance civile pour aider des femmes à la rue. Le sujet ne pouvait que lui plaire puisqu'il donne la parole à celles qui ne l'ont pas. Car Corinne Masiero est toujours sur les barricades, elle a d'ailleurs rencontré son amoureux à une manif anti-Medef. A 55 ans, la voici populaire grâce à une série télé. Pas de quoi la mettre à l'aise, les compliments, elle n'a pas encore appris vraiment à faire avec. Elle y travaille car, pour le grand public, elle est surtout capitaine Marleau et cartonne.

Vous incarnez une travailleuse sociale qui se bat contre le système. On peut l'imaginer portant un gilet jaune ?

Mais qui ne pourrait pas porter de gilet jaune ? C'est quoi cette symbolique du gilet, c'est dire : « Je ne supporte plus ce que je subis. J'en ai marre de l'injustice, de l'iniquité... » Moi, des gilets, j'en porte depuis très longtemps. Ils ne sont pas nécessairement jaunes. Mon personnage Manu a déjà essayé la désobéissance civile et s'est fait taper sur les doigts. Elle arrête car elle a compris que si elle continue, tout pète. Donc, elle revient dans le rang mais elle se rend compte que ce n'est pas possible. A un moment donné, t'es obligée d'aller au-delà des lois car les lois deviennent complètement inadaptées, injustes. Si tu subis cette loi et ne fais rien, c'est toi qui deviens aussi injuste.

Pensez-vous que le peuple peut être entendu ?

Non. Les dirigeants sont dans un mépris total. Je constate que la bataille de classes existe depuis toujours. On a tenté de l'étouffer par tout ce que la société de consommation présente en faisant croire qu'on est tous égaux sur ce

plan-là, qu'on peut s'habiller comme machin vu à la télé et que le but est d'avoir toujours plus. Eh bien non, ce n'est pas ça le but ! On vit dans un système qui fout la merde, qui amène au dérèglement climatique, qui conduit la société mondiale à sa perte. Face à ça, soit tu te dis « OK, crevons tous ensemble », soit tu dis « stop, arrêtons ce délire ». Le système néolibéraliste n'a jamais été ma came ! Je suis la première à dire qu'il faut gueuler pour que ça change. Et j'espère de tout mon cœur que ça va changer.

Quelle est l'importance de participer à un film comme « Les invisibles » ?

Quand Louis-Julien m'a parlé de son envie de faire un film sur les femmes qui sont à la rue, ça m'a tout de suite concerné. C'était important pour moi car j'ai vécu cela il y a très longtemps. C'est une parole qu'il faut porter pour trouver des solutions. C'est ce qui est montré dans le film. La « prolophobie » existe depuis toujours. La parole qui est diffusée sur scène ou au cinéma vient majoritairement d'auteurs masculins, hétéros, issus d'un milieu bourgeois. Forcément, ils ont leur filtre. Moi, je suis pour les quotas afin de donner la parole à toutes les minorités et qu'il y ait équilibre. La parole des femmes prolos et non européennes est minime, voire inexistante. Quand un réalisateur vient te proposer de porter cette parole qu'on n'entend jamais, évidemment, je le fais. C'est un départ pour envisager de rétablir l'équilibre pour que toutes les paroles soient entendues.

Quel était le plus difficile à vivre quand vous étiez dans la réalité de la rue ?

Je n'ai jamais été dans des centres. J'étais tox et jamais, je ne suis jamais allée voir quelqu'un, sauf une fois un psy et après dix minutes, je me suis cassée. Je me suis démerdée comme j'ai pu. La rue, je la vivais par moments et je me cachais de cela vis-à-vis de mon entourage parce que j'avais honte. J'avais tort. Si j'avais eu la parole, si j'avais pu dire, peut-être qu'il y aurait eu plus de mains et de bras tendus. Quand t'es une femme à la rue, c'est dix fois pire. Même si des mecs se font aussi violer dans la rue, majoritairement, ce sont des femmes qui subissent ça. Et c'est une, deux, trois fois par semaine, voire tous les jours ! T'es tout le temps sur le qui-vive. Dans le film, il y

a une femme qui s'endort tout le temps car elle vit cela physiquement, n'a pas d'endroit pour se reposer. Le film

montre aussi tout ce mobilier urbain avec des grilles, des pointes, des gros galets installés pour empêcher que les gens se reposent. C'est scandaleux. Quand quelqu'un est dans la merde, non seulement on ne l'aide pas, mais on l'enfoncé. C'est anti-humaniste.

Quand t'es une femme dans l'extrême précarité, c'est vraiment dur. Un truc tout con : chaque mois, t'as tes règles. Va l'acheter des serviettes ou tampons, va te laver quand t'as pas le fric pour payer les toilettes ou qu'on te dégage du moindre bistrot. Tout est problématique tout le temps. Je ne te parle pas des maladies que tu chopes. Moi, j'ai aussi vendu mon cul pour survivre... Et quand tu chopes des maladies, c'est galère pour te faire soigner car t'as pas la carte. Quand t'es une meuf, tout est à l'arrache.

Louis-Julien Petit a donc bien compris le problème des femmes à la rue ?

Absolument. Quand j'ai vu le film avec une pote à moi, il y avait des kleenex partout. Je n'ai fait que sangloter et rigoler du début à la fin. On a mis une demi-heure à s'en remettre avant d'aller boire des coups et rechialer car le film est d'une véracité incroyable. Louis-Julien a fait du travail d'investigation comme un journaliste. Pour parler correctement de ce sujet-là, il a consacré plus de trois ans de sa vie à aller dans des centres d'accueil. Il avait écrit un premier scénario puis s'est rendu compte qu'il s'était trompé. Il a eu le courage de tout recommencer. Pour moi, Louis-Julien est à la fois journaliste, scénariste, réalisateur et très bon directeur d'acteurs. Je l'ai connu assistant et déjà avec les figurants, il était bon. Il ne lâchait pas l'affaire toujours dans le souci du détail vrai.

Qu'est-ce que vous auriez aimé demander à votre personnage, travailleuse sociale, quand vous étiez à la rue ?

Quand j'étais dans la merde, il y a eu des mains tendues et ça ne m'empêchait pas de rester dans la merde. Il faut de l'écoute, beaucoup d'écoute. Et à un moment, t'es prête à ouvrir ta gueule. Quand tu as vécu un traumatisme violent, le cerveau fait en sorte qu'il occulte, question de survie. Quand on me demande que faire face à un fils ou une fille dans la came, je réponds : « Laissez toujours la porte ouverte en donnant vos limites. » De savoir que la porte est ouverte, qu'une main est tendue quelque part, quand tu es prête, tu sais que tu peux y aller. C'est vital.

Vous, c'est la culture qui vous a sauvée ?!

Oui, sans ça, je ne serais pas là pour te parler. Et c'est le hasard, par le biais de copains qui faisaient du théâtre en amateur. Ils étaient au sein d'une scène nationale. Quand j'ai débarqué là, je ne connaissais rien du tout. J'ai mis le pied sur la scène pour faire un exercice d'impro avec les autres pour m'amuser et tout à coup, je me suis rendu compte qu'on me demandait de parler, que j'avais le droit de l'ouvrir,

qu'on me regardait, donc que j'avais le droit d'exister telle que j'étais. Le déclic est arrivé ! Tout à coup, j'avais une place. Après ça, j'ai été voir plein de spectacles vivants de toutes sortes. J'ai découvert ce monde-là sans a priori. C'est ainsi que je me suis fait ma propre culture. J'ai même visionné des VHS de Fassbinder en allemand alors que je ne pète pas un mot, tu vois le choc. Mais c'est ainsi que j'ai découvert des paroles venant de partout qui résonnaient en moi. A partir du moment où j'ai commencé comme comédienne, je n'ai jamais galéré.

Dans votre parcours, il y a eu « Louise Wimmer » au cinéma et aujourd'hui « Capitaine Marleau » à la télévision, deux piliers majeurs dans votre évolution dans le métier ?

Il y en a eu plusieurs mais affectivement, ce sont les deux plus marquants. L'effet « Louise Wimmer » est arrivé à la Mostra de Venise. On est entrés dans l'immense salle et moi, je pensais qu'on allait se faire bouffer tout cru avec notre petit film qui parlait d'une quinquante vivante dans sa voiture, jouée par une inconnue. Or, à la fin de la projection, la salle était debout pour applaudir. Ce fut un grand choc. Quand je suis rentrée en France, au niveau professionnel, je n'étais plus considérée de la même façon. Ce fut le big tournant. Et le tournant de la popularité, ça s'est passé en une nuit. Je tournais à Berck avec Yolande Moreau un épisode de

« Marleau ». La veille, je vais me balader dans la ville avec une copine, tout allait bien, peinardes. Le soir, il y a une diffusion d'un épisode de « Marleau ». Le lendemain midi, on fait le même trajet avec ma pote et là, c'est selfie, patin, couffin ! Et ça ne s'est jamais arrêté car la série fait des audiences de plus en plus fortes. Les gens sont gentils mais ce n'est pas évident à vivre pour moi.

Le but des « Invisibles », c'est de donner la parole à ceux qui ne l'ont pas. Pensez-vous que le cinéma et les arts en général peuvent faire avancer les choses ?

Je le constate. Avec des mecs comme Ken Loach au cinéma ou Pippo Delbono au théâtre. En voyant ce que font ces mecs-là, tu ne ressors pas pareil. Tu te prends des trucs en pleine gueule et des choses se passent. Dans son film, Louis-Julien ne pointe pas du doigt en jugeant, il montre plutôt qu'il y a une passerelle possible juste en étant humain et il se sert de l'humour pour le dire. A partir du moment où tu peux rire avec une personne, ça veut dire que tu instaures une égalité, donc tu peux échanger, foutre en l'air les non-dits et du coup, réfléchir à des solutions. D'où l'importance d'entendre la parole de tout le monde ! ■

Propos recueillis par
FABIENNE BRADFER

Corinne Masiero

Née à Douai en 1964 dans une famille de militants communistes, la jeune Corinne se lance des 15 ans dans un tour d'Europe en auto stop. Elle connaît ensuite une longue période d'errance entre alcool, drogue et vie dans la rue. A 28 ans, elle trouve sa voie du côté du théâtre et du cinéma. Elle tourne de petits rôles avec Claudé Berr, Peter Kassovitz, Erick Zonca, Xavier Giannoli, Patrice Chéreau. En 2012, elle accède aux premiers rôles avec Louise Wimmer, ce qui lui vaut une nomination aux César. Depuis 2015, elle interprète le capitaine Marleau à la télévision.

ACTRICE POPULAIRE

« Recevoir des mots d'amour, ça me met très mal à l'aise »

Aujourd'hui, vous connaissez le succès. Vous êtes devenue une actrice populaire. Comment gérez-vous cela ?

Très, très, très mal ! Au Théâtre de rue (NDLR : Théâtre de rue de Détournement, collectif théâtral), on avait un exercice pour se chauffer. On formait un tunnel humain et chacun devait y passer. La première fois pour y recevoir des insultes. Le but était de ne pas réagir tout en regardant chaque personne qui t'insultait dans les yeux. Moi, les insultes, aucun problème ! Après, on faisait la même chose mais avec des compliments, des patins, des couffins. Moi, je traversais le tunnel tête baissée, en courant. Je ne supportais pas.

Avec « Capitaine Marleau » notamment, vous êtes dans un long tunnel de compliments ! Ça marche très bien pour vous...

Oui, ça marche très bien. Mais quand t'as l'habitude de recevoir de la merde et des cailloux dans la gueule et que tu te sers de l'autodérision pour survivre, il y a un système d'autodéfense qui se met en place. Donc, recevoir des mots d'amour et des caresses, je n'ai pas l'habitude et ça me met très mal à l'aise, voire plus. En même temps, on va se calmer la mijole, ce ne sont que des problèmes de riches !

Donc, vous êtes en apprentissage de tendresse ?

Absolument. Mais peut-être que tout ça va s'arrêter plus vite que prévu...

F.B.

*Les dirigeants
sont dans
un mépris total.
Je constate
que la bataille
de classes existe
depuis toujours*

« Ceux qui ne bougent pas s'engagent à ne rien faire »

Où en est votre projet de résidence d'artistes « Pataclown Tower » ?

J'ai eu l'idée il y a une dizaine d'années car j'avais un pote danseur québécois beaucoup plus âgé que moi. Que faire quand tu vieillis et que t'as personne derrière pour t'aider. L'idée : monter un lieu où on prendrait soin les uns des autres mais qui serait aussi un lieu de transmission avec les capacités et les valeurs de chacun. Un lieu d'éducation populaire. Depuis deux ans et demi, on a concrétisé le truc en montant une association en France selon la loi 1901. On cherche des lieux partout où on ferait résidence d'artiste, éducation populaire avec les gens aux alentours.

Et votre engagement politique ? En 2014, lors des élections municipales, vous étiez sur la liste du Front de gauche à Roubaix et lors des élections législatives de juin 2017, vous aviez apporté votre soutien à François Ruffin (La France insoumise).

On est tous des engagés. Ceux qui ne bougent pas s'engagent à ne rien faire ! Moi, je ne peux pas ne rien faire. Mon engagement ne date pas d'aujourd'hui. Je fais toujours partie des interLutants 59/62. On fuit des actions, des

manifs, des AG... Ce ne sont pas seulement des intermittents mais aussi tous ceux qui sont dans la merde et se révoltent. Mais je n'ai pas envie d'être étiquetée par qui que ce soit. J'ai participé à des élections municipales car la liste était humainement en accord avec ce que je pensais. J'ai soutenu Ruffin qui voulait faire cheval de Troie en passant par le mandat de député et je trouvais cela génial comme action. Mais je ne suis l'égérie de personne. J'agis avec mes erreurs, mes moyens, mes colères. Si par mon métier, par le biais de films comme Les invisibles, je défends mes valeurs, tant mieux. Mais ça ne m'empêche pas de faire d'autres choses. Je tourne depuis deux ans avec une lecture spectacle. Une vie bien rEnger d'Aldopha (NDLR : écrit par Adolpha, également présente dans Les invisibles), car j'avais envie de porter cette parole-là. Ça, c'est de l'engagement !

Toujours prête pour la désobéissance civile ?

Oui, mais pour une vraie cause et dans un sens constructif. ■

**Propos recueillis par
F.B.**